

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C.

La France armée

Au moment où nous cherchons à réaliser la meilleure utilisation de nos forces, l'éminent historien de la Révolution française, M. A. Aulard, professeur à la Sorbonne, montre comment le problème fut déjà résolu par la Convention nationale.

Le célèbre décret du 23 août 1793 ordonna la levée en masse.

On y lisait : « Dès ce moment, jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées. »

Mais on avait surtout besoin de fusils, de canons, de boulets, de poudre. Il fallait, alors comme aujourd'hui, quoique dans des proportions moindres et dans des conditions autres, un grand effort scientifique, industriel. On lit dans les *Mémoires sur Carnot* : « Le Comité de Salut public sentait qu'il n'avait qu'un moyen de triomphe, c'est-à-dire de salut pour la France : l'enthousiasme dirigé par la science. »

Le même décret du 23 août 1793 chargea le Comité du Salut public de « prendre toutes les mesures nécessaires pour établir sans délai une fabrication extraordinaire d'armes de tous genres, qui réponde à l'élan et à l'énergie du peuple français ». Le comité fut autorisé « à former tous les établissements, manufactures, ateliers et fabriques qui seront jugés nécessaires à l'exécution de ces travaux, ainsi qu'à requérir pour cet objet, dans toute l'étendue de la République, les artistes et les ouvriers qui peuvent courir à leur succès ». L'établissement central de cette fabrication extraordinaire devait être fait à Paris.

C'est Prieur (de la Côte-d'Or) qui fut (sans le titre), le « ministre des munitions » d'alors, avec la collaboration de ses collègues du Comité de Salut public, surtout Carnot, Robert Lindet, Prieur (de la Marne).

Jamais l'amour de l'égalité n'a été plus vif, ni plus soupçonneux, ni plus irritable qu'à cette époque de *sans-culottisme*.

Eh bien, le Comité de Salut public n'hésita pas à soustraire aux obligations du service armé tous les citoyens que leur compétence rendait utiles à l'organisation scientifique ou industrielle de la défense nationale.

Son premier soin fut de rechercher tous les ouvriers compétents dans la fabrication des armes et, qu'ils fussent sous les drapeaux ou non, de les réquisitionner à cet effet. Mais le nombre des ouvriers directement compétents ne suffisait pas, vu l'énorme quantité d'armes dont la défense nationale exigeait la fabrication subite, la fabrication improvisée. Le Comité réquisitionna, en outre, tous les artisans dont la spécialité avait quelque rapport, même lointain, avec l'art de fabriquer les armes et les munitions : par exemple, les horlogers de Paris furent requis pour fabriquer certains éléments délicats. D'une façon générale,

le Comité réquisitionna tous les ouvriers en fer. Dirigés, instruits par des savants, ces ouvriers firent vite et bien ; la seule manufacture de fusils de Paris dut fournir 1.000 fusils par jour. Quant aux canons, l'idéal du Comité était d'en fabriquer, rien qu'à Paris, également 1.000 par jour.

Si ce gigantesque et admirable effort d'improvisation industrielle réussit et sauva la France, c'est surtout parce que la Convention fut convaincue de la primordiale et indispensable nécessité qu'il y avait d'appliquer chaque individu à la besogne de défense nationale à laquelle il était le plus propre, de faire produire ainsi à chaque Français son maximum d'utilité.

C'est de la sorte, par cet effort méthodique, scientifique, que la Convention se rendit assez victorieuse pour obtenir cette paix de Bâle, cette éblouissante paix de Bâle, qui nous donna la rive gauche du Rhin et couronna ainsi toute l'histoire de France.

Sur le Front

Le Président de la République.

Le Président de la République est arrivé dimanche matin à Verdun d'où il est allé visiter les ouvrages avancés du camp retranché et voir le terrain gagné par nos troupes dans la Woëvre et aux Eparges.

Il a passé l'après-midi au milieu des troupes qui opèrent sur les Hauts-de-Meuse, dans les environs de Saint-Mihiel.

Le lundi matin, il s'est rendu dans le bois Le Prêtre où il a parcouru un certain nombre de tranchées et où il a trouvé partout les hommes pleins de courage et d'entrain. Il a décoré sur nos lignes des officiers qui s'étaient signalés par leur bravoure dans les engagements récents.

Il est revenu par Pont-à-Mousson et est allé, dans l'après-midi, voir les troupes qui opèrent au bois d'Ailly; il les a vivement félicitées de leur endurance et de leur ardeur.

Il est rentré mardi matin à Paris,

Le Ministre de la guerre.

Parti aux armées dans la journée de dimanche, le ministre de la guerre est rentré lundi soir à Paris.

M. Millerand s'est rendu à plusieurs quartiers généraux pour s'entretenir avec les généraux, puis dans les cantonnements au milieu des troupes ; il s'est rendu compte de leurs installations et a visité plus particulièrement plusieurs ambulances du front.

Le ministre de la guerre a inspecté les fabriques d'engins à main, créées en arrière des armées ; il a apprécié leur capacité de production, leurs besoins, et s'est montré très satisfait des initiatives et des efforts fournis.

M. Millerand est rentré à Paris en passant par Verdun.

DOCUMENTS MILITAIRES

Les ordres du général commandant en chef et la Victoire de la Marne

La légitime curiosité du public français s'applique, parmi tous les événements de la guerre, avec une attention particulière, à la victoire de la Marne. L'heure n'est pas encore venue d'en raconter les détails. Mais on peut dès maintenant préciser les conditions dans lesquelles elle s'est livrée et les ordres qui l'ont préparée.

Le premier de ces ordres date du 25 août. Il est ainsi conçu :

1^e La manœuvre offensive projetée n'ayant pu être exécutée, les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer, à notre gauche, par la jonction des 4^e et 5^e armées, de l'armée anglaise et de forces nouvelles prélevées sur la région de l'Est, une masse capable de reprendre l'offensive pendant que les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts de l'ennemi...

Le mouvement de repli est réglé de manière à réaliser le dispositif suivant, préparatoire à l'offensive :

Dans la région d'Amiens, un nouveau groupement de forces constitué par les éléments transportés en chemin de fer (7^e corps, 4 divisions de réserve, et peut-être un autre corps d'armée actif), groupé du 27 août au 2 septembre. Ce groupement sera prêt à passer à l'offensive en direction générale Saint-Pol-Arras ou Arras-Bapaume.

La même instruction générale du 25 août fixe les zones de marche des armées et prescrit :

Le mouvement sera couvert par des arrières-gardes laissées sur les coupures favorables du terrain, de façon à utiliser tous les obstacles pour arrêter par des contre-attaques, courtes et violentes, dont l'élément principal sera l'artillerie, la marche de l'ennemi, ou tout au moins la retarder.

Signé : J. JOFFRE.

Le but de la manœuvre est ainsi, dès le 25 août, clairement fixé ; elle prépare non point une action défensive, mais l'offensive qui sera reprise dès que les circonstances paraîtront favorables.

Du 25 août au 4 septembre, les ordres de repli s'exécutent. Mais la rapidité de marche de l'aile droite ennemie, les délais nécessaires à l'armée britannique pour se recompléter et se renforcer, certaines difficultés dans nos transports, provenant de l'encombrement des voies ferrées par les évacuations de Paris, obligent les débarquements d'une partie des troupes envoyées de l'Est au général Maunoury à s'exécuter plus au Sud qu'il n'avait été prévu le 25 août. L'offensive en est retardée.

Le 4 septembre, les reconnaissances de notre cavalerie, celles des avions de l'armée britannique, de l'armée Maunoury et du gouvernement militaire de Paris, font connaître que la droite allemande (armée Kluck) infléchit sa marche vers le Sud-Est (Meaux et Coulommiers), abandonnant la direction de Paris.

Or, à ce moment, notre ancienne armée de gauche (5^e armée) est prête à aborder de front les colonnes allemandes et elle est prolongée, vers le Nord-Ouest, par l'armée britannique et l'armée Maunoury, orientée au Nord-Est de la capitale.

Le dispositif recherché par l'instruction du 25 août pour la reprise de l'offensive est donc réalisé : nous échappons à l'enveloppement ; nous prenons la forme enveloppante. Les ailes de notre dispositif trouvent, dans leur contact avec les places de Paris et de Verdun, appui et facilité de manœuvre. Aussitôt, le général en chef décide de passer à l'attaque et donne, dans la soirée du 4 septembre, l'ordre général suivant :

Il convient de profiter de la situation avantageuse de la première armée allemande pour concentrer sur elle les efforts des armées attaquées d'extrême gauche. Toutes dispositions seront prises, dans la journée du 5 septembre, en vue de parir à l'attaque le 6.

Le dispositif à réaliser pour le 5 septembre au soir sera :

a) *Toutes les forces disponibles de la 6^e armée, au Nord-Est de Meaux, près à franchir l'Oise, entre Lizy-sur-Oise et May-en-Multien, en direction générale de Château-Thierry. Les éléments disponibles du 1^{er} corps de cavalerie qui sont à proximité seront remis aux ordres du général Maunoury pour cette opération.*

b) *L'armée anglaise, établie sur le front Changis-Coulommiers, face à l'Est, prête à attaquer en direction générale de Montmirail.*

c) *La 5^e armée, resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général Courtacon-Esternay-Suzanne, prête à attaquer en direction générale Sud-Nord, le 2^e corps de cavalerie assurant la liaison entre l'armée anglaise et la 5^e armée.*

d) *La 9^e armée (1) couvrira la droite de la 5^e armée, en tenant les débouchés Sud des marais de Saint-Gond, et en portant une partie de ses forces sur le plateau au Nord de Sézanne.*

3^e L'offensive sera prise par ces différentes armées, le 6 septembre, dès le matin.

Sigé : J. JOFFRE.

Dès le lendemain matin, des ordres sont donnés en conséquence aux 4^e et 3^e armées opérant à la droite des précédentes.

4^e armée. — Demain, 6 septembre, nos armées de gauche attaqueront de front et de flanc les 1^{er} et 2^e armées allemandes. La 4^e armée, arrêtant son mouvement vers le Sud, sera tête à l'ennemi, en liant son mouvement à celui de la 3^e armée qui, débouchant au Nord de Revin, prend l'offensive en se portant vers l'Ouest.

3^e armée. — La 3^e armée, se courrant vers le Nord-Est, débouchera vers l'Ouest pour attaquer le flanc gauche des forces ennemis qui marchent à l'ouest de l'Argonne. Elle tiendra son action à celle de la 4^e armée, qui a l'ordre de faire tête à l'ennemi.

Le 6 septembre au matin, enfin, le général en chef adresse aux armées une proclamation, — qu'on a prise, à tort, pour un ordre tactique et qui n'était, en réalité, qu'un appel au dévouement des troupes ; cette proclamation, souvent publiée, était ainsi conçue :

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de reculer en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à repousser l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquisé et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

Tels sont les ordres qui ont préparé la bataille d'où est sortie notre victoire, conquise, dès le 25 août, dans son but et dans ses moyens.

quelques actions d'infanterie se sont déroulées sur les pentes est du plateau de Notre-Dame-de-Lorette ; l'ennemi a répondu à une attaque par trois violentes contre-attaques. Les positions n'ont pas été modifiées de part et d'autre. Au nord-est de la sucrerie de Souchez, nous avons encore progressé. A Neuville-Saint-Vaast, nous nous sommes emparés par un combat très violent d'un nouveau groupe de maisons. Au Labyrinthe, une contre-attaque allemande a été repoussée.

Dans la région d'Albert, le 7 juin, à cinq heures du matin, nous avons attaqué près d'Hébuterne (4 kilomètres au nord d'Albert) les positions de l'ennemi dans les environs de la ferme de Toutvent. Nous avons enlevé sur un front de 1200 mètres deux lignes successives de tranchées et la ferme de Toutvent ; 400 prisonniers non blessés, dont 7 officiers, plusieurs mitrailleuses sont restés entre nos mains. Plusieurs centaines de cadavres ennemis ont été trouvés sur le terrain. Une contre-attaque s'est produite dans la journée ; elle a été immédiatement arrêtée. Dans la nuit du 7 au 8, quatre nouvelles contre-attaques ont été repoussées. Nous avons élargi notre gain vers le nord-est en enlevant à l'ennemi deux lignes de tranchées sur un front de 500 mètres jusqu'à la route d'Hébuterne à Serre ; nous avons, au cours de cette action, fait 150 prisonniers.

Sur le front de l'Aisne, le 6 juin, nous avons prononcé une attaque sur les hauteurs du Moulin-sous-Touvent, à l'est de Tracy-le-Val. Après un bombardement très efficace, nous avons enlevé sur un front de 1 kilomètre deux lignes successives de tranchées et plusieurs ouvrages ennemis ; plus de 200 prisonniers et trois canons de 77 ont été détruits par nous. Dans la soirée du 6 et la nuit du 6 au 7, nos troupes ont repoussé d'incessantes contre-attaques qui ont donné lieu à des combats très chauds, et conservé les tranchées conquises. Dans la journée du 7, l'ennemi a multiplié des efforts désespérés pour nous les reprendre. Après avoir amené en automobile des renforts pris à 80 kilomètres de là, il a contre-attaqué furieusement et a été repoussé, laissant au moins 2000 morts sur le terrain. Nous avons fait 250 prisonniers, dont un officier d'artillerie et 28 sous-officiers ; nous avons pris six mitrailleuses ; d'autres se trouvent encore sous les décombres des ouvrages ennemis.

Entre Soissons et Reims, nous avons déclenché plusieurs attaques locales ; nous avons notamment progressé d'une centaine de mètres dans le bois au sud de la Ville-au-Bois. En Champagne, nous avons progressé à la mi-prés de Beauséjour. Dans la journée du 7 juin, près de Mesnil, notre artillerie a dispersé des troupes amenées par les Allemands de leur deuxième à leur première ligne, probablement en vue d'une attaque.

En Argonne, à Vauquois, nous avons, par reprises, aspergé les tranchées ennemis avec un liquide enflammé. L'ennemi a riposté en bombardant nos positions.

Dans la soirée du 4 juin, l'ennemi, au moyen d'une pièce à longue portée, a lancé sur Verdun quelques obus, qui n'ont pas atteint leur objectif. Dans la matinée du 5, la pièce a été repérée et prise sous notre feu, dont nous avons pu constater les effets ; le béton de la plate-forme a été endommagé et un dépôt de munitions a sauté.

Nous avons bombardé le front sud du camp retranché de Metz.

De très vifs combats d'artillerie se poursuivent dans les Vosges. L'ennemi a de nouveau lancé sur Saint-Dié quelques projectiles qui n'ont causé ni pertes de vies humaines, ni dégâts matériels.

Dans la soirée du 7 et la nuit du 7 au 8,

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Pages militaires.

Junot, duc d'Abrantes (1771-1818)

Entré dans le monde avec la Révolution, Junot est tout à fait l'un de ses fils. Il avait à peine vingt ans lorsque le premier roulement de tambour se fit entendre. Un cri de guerre retentit dans tout le royaume ; les plus sages voulurent le combat, tous s'ennuyaient du repos.

Junot s'engagea dans ce fameux bataillon des volontaires de la Côte-d'Or, si renommé par la quantité de généraux et de grands officiers de l'empire sortis de ses rangs. Il avait pour chef l'aimable et malheureux Cazotte. Après la reddition de Longwy, le bataillon fut dirigé sur Toulon, qu'il s'agissait de reprendre sur les Anglais. C'était le moment le plus affreux de la Révolution. Junot était sergent de grenadiers, grade qu'il avait reçu sur le champ de bataille.

Il disait, avec cet accent qui persuade, parce qu'il est vrai, que dans le cours de sa carrière d'honneurs, rien ne lui avait donné un délice comparable à ce qu'il avait éprouvé lorsque ses camarades, « tous aussi braves que lui », disait-il, l'avaient nommé leur sergent, que leur chef le confirmait dans ce grade et qu'il était élevé sur un pavé tremblant formé de baionnettes encore fraîchement teintes du sang de l'ennemi.

C'est dans ce même temps que, étant un jour au poste de la batterie des sans-culottes, un commandant d'artillerie, venu de Paris depuis peu de jours pour diriger les opérations du siège en ce qui regardait l'artillerie, demanda à l'officier du poste un jeune sous-officier qui eût en même temps de l'audace et de l'intelligence. Le lieutenant appelle Junot fut nommé à l'académie à la première occasion.

Les vieilles armées d'Egypte et d'Afrique avaient aussi des savants qui, entre deux batailles, étudiaient les monuments du passé, mais ils ne se battaient pas eux-mêmes. Nos archéologues d'aujourd'hui songent d'abord à tuer des Boches, et ils fouillent la terre quand ils en ont le temps.

L'ancre. — Les Allemands n'ont rien inventé, même en matière de gros canons. Leur mortier de 420 ne détient pas le record du genre. Il a un ancre, plus puissant que lui, et — qui le croirait ? — cet engin, le plus formidable qui ait jamais existé, était dû à la collaboration d'un Hongrois et des Turcs. Il fut en effet fondu en 1453, à Andrinople, pour le sultan Mahomet II, par un fondeur hongrois, qui s'appelait Orban, et vu du siège de Constantinople, qui devait tomber peu de temps après entre les mains des Turcs. Ce mortier était si lourd qu'il fallut 50 paires de bœufs et plusieurs centaines d'hommes pour le transporter. Et le trajet dura deux mois.

Le jeune amiral. — Le jeune amiral, indigné, parlait de « rendre son épée ». On l'envoya commander la flotte maritime de la Spezzia. Il rejoignit son nouveau poste, d'où il ne bougea plus jusqu'à la fin de la guerre. On le voyait souvent, à la tombée du jour, sur la jetée de l'Arsenal, d'où il regardait avec un sourire triste et ému son yacht glorieux, la *Stella-Polare*.

L'heure des revanches a sonné, maintenant.

M. Asquith sur le front. — M. Asquith vient de faire une courte visite à l'armée britannique en France.

Le premier ministre anglais arriva dimanche soir — il y a dix jours — au grand quartier général anglais, où il fut l'hôte du maréchal French. Au cours de cette visite, il a vu le travail des troupes britanniques en campagne et s'est rendu compte de l'organisation qui est nécessaire pour réaliser d'une façon complète l'approvisionnement en nourriture et en matériel de ces forces.

Après sa visite aux troupes, M. Asquith est allé visiter les blessés.

Un incident amusant se produisit à l'instant où il sortait de l'hôpital et passait près des bains spécialement installés pour les soldats. A ce moment, de nombreux hommes plongeaient, criant, riant à gorge déployée. M. Asquith fut reconnu et tous ces hommes, sortant de l'eau, l'entourèrent, tout nus, en poussant des vivats. Le premier ministre, touché de cet hommage, ne put s'empêcher de rire au rire général qui provoquait cette scène, si anglaise qu'il l'humour et la pathétique s'unissaient étrangement.

Un grand inventeur. — M. Marconi, l'illustre physicien italien, a été rappelé d'Amérique, où il se trouvait depuis quelque temps. Il dirigera à l'armée italienne les services de télégraphie et de téléphonie sans fil.

Les services de télégraphie sans fil ont joué un grand rôle depuis le commencement de la guerre, dans les armées de tous les belligérants et pour toutes les opérations navales.

Les sous-marins allemands sont munis d'appareils de télégraphie sans fil. Ils ont ainsi donc permanents de communication entre eux et leurs centres secrets de rayonnement et de réception. D'autre part, si la marine

anglaise a pu mettre la main sur l'*Emden*, c'est grâce aux renseignements procurés par une station secrète de télégraphie sans fil établie dans une île du Pacifique. Le même fait s'est produit sur les côtes chiliennes pour le *Dresden*. La marine italienne est, de son côté, admirablement organisée au double point de vue de la télégraphie et de la téléphonie sans fil.

Et le grand physicien, M. Marconi, vient de faire, paraît-il, de nouvelles inventions. Il aurait trouvé le moyen, nous dit-on, « d'allumer des phares à distance et de voir à travers les planchers, les plafonds et même les murs de 60 centimètres d'épaisseur ».

Que les soldats austro-boches, disposés à se cacher dans les maisons, se le tiennent pour dit.

L'archéologie dans les tranchées.

— M. Camille Julian a lu à ses collègues de l'Académie des inscriptions, une lettre par laquelle un officier actuellement sur le front, l'informe qu'en creusant des tranchées sur un piton dont il a été beaucoup parlé ces temps derniers, on a mis à jour des vestiges d'anciennes constructions, des débris de motifs d'ornementation, ainsi que des pierres portant des inscriptions extrêmement intéressantes.

Cet officier, qui est, paraît-il, un archéologue très érudit, termine sa lettre en annonçant qu'il a, heureusement, réussi à mettre en sûreté ces curieux documents et qu'il se propose de les adresser à l'Académie à la première occasion.

Le due des Abruzzes. — Au moment où éclata la guerre de Libye, le duc des Abruzzes — qui commande en chef, aujourd'hui, la marine italienne — fut placé à la tête d'une division de l'escadre qui eut pour mission de surveiller les côtes turques de l'Adriatique. Plein d'ardeur, en complet accord avec ses lieutenants et avec ses marins, il esquissa une attaque de la côte qui aurait sans doute donné à l'Italie une suprématie décisive et immédiate. Mais on l'arrêta. L'Autriche, se basant sur un article du traité de la Triple Alliance, que bien des fois elle avait méconnu à son profit, somma l'Italie de ne point toucher à l'intégrité de la péninsule balkanique !

Le jeune amiral, indigné, parlait de « rendre son épée ». On l'envoya commander la flotte maritime de la Spezzia. Il rejoignit son nouveau poste, d'où il ne bougea plus jusqu'à la fin de la guerre. On le voyait souvent, à la tombée du jour, sur la jetée de l'Arsenal, d'où il regardait avec un sourire triste et ému son yacht glorieux, la *Stella-Polare*.

L'heure des revanches a sonné, maintenant.

M. Asquith sur le front. — M. Asquith vient de faire une courte visite à l'armée britannique en France.

Le premier ministre arriva dimanche soir — il y a dix jours — au grand quartier général anglais, où il fut l'hôte du maréchal French. Au cours de cette visite, il a vu le travail des troupes britanniques en campagne et s'est rendu compte de l'organisation qui est nécessaire pour réaliser d'une façon complète l'approvisionnement en nourriture et en matériel de ces forces.

Après sa visite aux troupes, M. Asquith est allé visiter les blessés.

Un incident amusant se produisit à l'instant où il sortait de l'hôpital et passait près des bains spécialement installés pour les soldats. A ce moment, de nombreux hommes plongeaient, criant, riant à gorge déployée. M. Asquith fut reconnu et tous ces hommes, sortant de l'eau, l'entourèrent, tout nus, en poussant des vivats. Le premier ministre, touché de cet hommage, ne put s'empêcher de rire au rire général qui provoquait cette scène, si anglaise qu'il l'humour et la pathétique s'unissaient étrangement.

Kultur. — Le gouvernement belge a reçu le texte de la condamnation à la déportation en Allemagne prononcé contre Mme Carton de Wiart. Mme Carton de Wiart est condamnée pour avoir, par sa correspondance, « mis en danger la sécurité des troupes allemandes ». Dans le jugement, on la qualifie de femme de l'ancien (sic) ministre de la justice de Belgique.

En réalité, Mme Carton de Wiart s'était bornée à transmettre des nouvelles de leurs familles aux soldats.

Mme Carton de Wiart n'a pu emmener avec elle aucun de ses six jeunes enfants. Or, ce fut elle qui, le 2 août, à Bruxelles, organisa généralement un service d'hospitalisation et de ravitaillement pour les femmes et les enfants des Allemands expulsés.

Pages militaires.

Junot, duc d'Abrantes (1771-1818)

(1771-1818)

Entré dans le monde avec la Révolution, Junot est tout à fait l'un de ses fils. Il avait à peine vingt ans lorsque le premier roulement de tambour se fit entendre. Un cri de guerre retentit dans tout le royaume ; les plus sages voulurent le combat, tous s'ennuyaient du repos.

Junot s'engagea dans ce fameux bataillon des volontaires de la Côte-d'Or, si renommé par la quantité de généraux et de grands officiers de l'empire sortis de ses rangs. Il avait pour chef l'aimable et malheureux Cazotte. Après la reddition de Longwy, le bataillon fut dirigé sur Toulon, qu'il s'agissait de reprendre sur les Anglais. C'était le moment le plus affreux de la Révolution. Junot était sergent de grenadiers, grade qu'il avait reçu sur le champ de bataille.

Il disait, avec cet accent qui persuade, parce qu'il est vrai, que dans le cours de sa carrière d'honneurs, rien ne lui avait donné un délice comparable à ce qu'il avait éprouvé lorsque ses camarades, « tous aussi braves que lui », disait-il, l'avaient nommé leur sergent, que leur chef le confirmait dans ce grade et qu'il était élevé sur un pavé tremblant formé de baionnettes encore fraîchement teintes du sang de l'ennemi.

Il disait, avec cet accent qui persuade, parce qu'il est vrai, que dans le cours de sa carrière d'honneurs, rien ne lui avait donné un délice comparable à ce qu'il avait éprouvé lorsque ses camarades, « tous aussi braves que lui », disait-il, l'avaient nommé leur sergent, que leur chef le confirm

— Bien ! dit en riant Junot, nous n'avions pas de sable pour sécher l'encre.

Bonaparte arrêta son regard sur le jeune sergent ; il était calme et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida sa fortune. Il demeura près du commandant d'artillerie et ne retourna plus à son corps. Plus tard, lorsque la ville fut prise et que Bonaparte fut nommé général, Junot ne demanda pas d'autre récompense de sa belle conduite pendant le siège que d'être nommé son aide-de-camp.

Duchesse d'ABRANTÈS.
(Mémoires.)

Magnifique exploit

Un zeppelin abattu

Lundi, à trois heures du matin, le sous-lieutenant aviateur anglais Warneford, a attaqué, à 6,000 pieds de hauteur, un zeppelin entre Gand et Bruxelles.

L'aviateur jeta six bombes sur le zeppelin qui, atteint, ne tarda pas à exploser et à tomber sur le sol, où il brûla. L'incendie dura un temps très considérable. La force de l'explosion fut telle qu'elle fit capoter le monoplace Moran, monté par l'aviateur anglais. Le pilote réussit à redresser sa machine. Il fut obligé d'atterrir en territoire ennemi. Il put cependant remettre son moteur en marche et il revint sain et sauf à son point de départ.

Les 28 hommes de l'équipage du zeppelin ont été tués.

Le sous-lieutenant Warneford, qui est le premier aviateur ayant détruit un zeppelin, avait reçu son brevet de pilote il y a trois mois seulement. Il est de nationalité canadienne et s'entraîna à la station navale aérienne de Hendon, sous la direction du commandant Porte. Il prit sa première leçon le 21 février. Il passa ensuite à la Central Flying School, dans la plaine de Salisbury. Il reçut son brevet à Eastchurch le 15 mars et fut ensuite partie d'une escadrille en France à laquelle il appartient depuis un mois.

NOUVELLES MILITAIRES

Au ministère de la guerre.

Par arrêté du ministre de la guerre en date du 8 juin, le général de brigade Bourgeois, directeur du service géographique, est adjoint au sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre pour être chargé des questions relatives à l'artillerie de campagne et à ses munitions, au harnachement et aux équipages militaires et au personnel.

Le général de brigade Dumezil est nommé inspecteur des études et expériences techniques de l'artillerie, en remplacement du général Sainte-Claire-Deville, nommé général de division et appelé, sur demande, à d'autres fonctions.

Le vice-amiral Nicol commande nos forces navales aux Dardanelles.

Le vice-amiral Nicol, qui a été promu le 14 mai dernier, est nommé au commandement de nos forces navales aux Dardanelles. Le contre-amiral Guépratte, dont la conduite fut digne de tout éloge dans l'attaque de vive force du détroit, reste à la tête de sa division.

Le vice-amiral Nicol, né le 9 février 1858, est entré à dix-sept ans à l'école navale. Sa carrière fut rapide : il était capitaine de frégate avant quarante ans. Comme capitaine de vaisseau, il commanda le *Jauréguiberry* dans l'escadre de la Méditerranée, puis en 1909 il fut pris comme chef d'état-major par l'amiral de Jonquieres, qui commandait la 1^{re} escadre. Nommé contre-amiral le 12 février 1911, il était appelé l'année suivante au poste de chef d'état-major de l'amiral Boué de Lapeyrère, fonction qu'il conserva jusqu'au mois de juin 1914.

Soyez bons pour les animaux

La présidente de l'Association protégeant les animaux de Cologne s'est plainte auprès du gouverneur allemand de Bruxelles des mauvais traitements infligés aux clients dans cette ville.

Le GOUVERNEUR (au téléphone). — Et qu'en me fusille tous ces gens-là sur-le-champ. Compris, n'est-ce pas ? Tarteille. (Raccrochant le récepteur.)

Veuillez continuer, madame. Tout cela m'intéresse au plus haut point. Alors, ces chiens, on les attelle à des voitures...

LA PRÉSIDENTE. — Oui, monsieur le gouverneur. J'ai vu, de mes yeux, un de ces animaux tirer une langue...

Le GOUVERNEUR. — Pauvre bête. Elle mourra de soif. C'est honteux, cette indifférence à l'égard de ces malheureuses créatures. (Appel téléphonique. M. le gouverneur se saisit du récepteur, écoute et répond.) Un gamin... oui... il n'a pas voulu céder le trottoir à un officier. Qu'on le fusille sur-le-champ. Compris, n'est-ce pas ? Tarteille (raccrochant le récepteur). Madame, veuillez m'excuser, mais le cas était pressant et grave. Ces gavroches belges sont d'une insolence ! Et avez-vous constaté d'autres actes de brutalité ?

LA PRÉSIDENTE. — Oh ! certainement, monsieur le gouverneur. Ainsi, les conducteurs ont en main une sorte de bâton avec une lame de cuir à l'extrémité et ils s'en servent pour activer l'attelage.

Le GOUVERNEUR. — Un instrument de torture, c'est horrible. (Appel téléphonique. M. le gouverneur se saisit du récepteur, écoute et répond.) Qu'on la fusille. Tarteille. Encore une fois, madame, veuillez m'excuser, mais il fallait une décision prompte. Ces jeunes filles belges se permettent de narguer nos officiers. Elles verront ce qu'il leur en coûtera... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

LA PRÉSIDENTE. — Nous vous en serons reconnaissants.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appel à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appel à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appel à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appel à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

Le GOUVERNEUR. — J'adore les animaux, je ne puis voir souffrir une créature du bon Dieu.

LA PRÉSIDENTE. — Nous sommes comme cela, tous les Allemands.

Le GOUVERNEUR. — Et on ne fait jamais en vain appelle à mes sentiments quand il s'agit de soulager des souffrances... Au revoir, madame... Eh bien, madame, je vais prendre des mesures immédiates pour mettre fin à toutes les cruautés que vous me signalez.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Sergent-major SOULLIER, 23^e d'infanterie : grièvement blessé, le 27 janvier, en entraînant sa section à l'assaut des tranchées allemandes avec une bravoure et une décision admirables.

Soldat CASSAGNE, au 23^e d'infanterie : engagé canadien, faisant partie d'un peloton mis en réserve, s'est offert spontanément pour partir à l'attaque avec le peloton voisin. A bondi sur le toit de la tranchée, et a cherché à la démolir. Son fusil et sa baionnette ayant été brisés, a croyé de se rendre, s'est fait tirer sur place.

Colonel NAUTRE, commandant la 81^e brigade d'infanterie : officier supérieur de grande valeur. Chargé le 26 au 31 août, de la défense d'une position très menacée, y a déployé une activité, un sang-froid et une énergie remarquables, et a repoussé toutes les attaques d'un ennemi supérieur en nombre. Placé à la tête d'une brigade l'a commandée avec distinction et a été frappé mortellement, le 9 novembre, alors qu'il exécutait une reconnaissance de ses tranchées avancées.

Captaine SERDET, 15^e bataillon de chasseurs : n'a cessé de se distinguer depuis le début de la campagne. A montré, le 25 janvier, les plus brillantes qualités militaires en organisant sous un feu très violent une attaque audacieuse, dirigeant debout le tir de sa compagnie et repoussant deux contre-attaques ennemis.

Lieutenant POIVRET, 15^e bataillon de chasseurs : s'est élancé le 25 janvier, avec dix chasseurs, pour forcer un réseau de fils de fer couvrant une ligne de tranchées ennemis ; ses dix chasseurs tués ou blessés, est resté dans un trou de projectile, face au réseau, jusqu'à deux heures du matin, attendant l'arrivée de sa section clouée au sol par un feu violent de mitrailleuses.

Sous-lieutenant BEZANCON, 5^e bataillon de chasseurs : mortellement blessé, le 23 janvier en dirigeant une contre-attaque sous-bois, à la tête de la compagnie qu'il commandait.

Sous-lieutenant MOULUN, 5^e bataillon de chasseurs : tué le 23 janvier, en contre-attaquant vigoureusement sous bois, à la tête de sa section.

Sous-lieutenant LEGATHE, 5^e bataillon de chasseurs : a entraîné avec énergie sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie, le 25 janvier. Malgré deux blessures reçues au cours de l'action, n'a abandonné son commandement qu'à la fin de l'opération.

Sous-lieutenant SERRIERE, 5^e bataillon de chasseurs : est tombé glorieusement à la tête de sa section qu'il entraînait à une contre-attaque.

Adjoints BACHIN et LAGARDE, 5^e bataillon de chasseurs : sont tombés glorieusement à la tête de leur section en entraînant vigoureusement à l'attaque d'une tranchée.

Sergent-major BINGLER, 15^e bataillon de chasseurs : blessé à quelques mètres d'une ligne de tranchées ennemis, le 25 janvier, a crié à ses chasseurs : « Foutus pour foutus, allez-y, à la baionnette ! ». Mortellement blessé, est tombé en indiquant encore une fois à ses hommes le point d'attaque.

Soldat CLEMENT, 15^e bataillon de chasseurs : le 25 janvier, est allé jusqu'aux réseaux ennemis pour relever ses camarades blessés et rassembler des chasseurs isolés. Le 27 janvier, fortement confusionné par un obus qui venait d'éclater dans la tranchée, a donné avec calme toutes les indications nécessaires pour dégager un camarade blessé et l'envoyer sous les décombres. Depuis le début de la

campagne, n'a cessé de donner les preuves du plus grand courage et du plus grand sang-froid.

Soldat GRISE, 15^e bataillon de chasseurs : sous un feu violent, s'est porté résolument au secours d'un camarade blessé tombé en avant de lui ; a été un commencement d'incendie qui menaçait de carboniser ce camarade, a été lui-même blessé au moment où il le passait.

Soldat PERROT, 15^e bataillon de chasseurs : blessé au bras, le 2 février, est revenu dès le 4 reprendre sa place au combat, et bien que gêné par sa blessure, s'est mis à tirer en disant : « Tu penses que c'est pas dans le bras que je vais lui mettre celui-là ». De nouveau blessé grièvement dans l'après-midi.

Adjudant BOURSON, 33^e d'infanterie : tué à l'ennemi, le 25 janvier alors qu'il entraînait avec une belle énergie sa section à l'assaut d'une tranchée.

Sous-lieutenant HENAUT, 32^e d'infanterie : a entraîné avec vigueur sa compagnie dans une contre-attaque à la baionnette pour reprendre une tranchée.

Sous-lieutenant BOURCHENIN, 32^e d'infanterie : le 19 février, a brillamment conduit sa section à l'attaque en terrain découvert, l'a maintenue sous le feu de l'ennemi pendant six heures et s'est lancé avec elle sur la tranchée ennemie qu'il a occupée.

Sous-lieutenant TRANCHAND, 32^e d'infanterie : a brillamment conduit sa section à l'attaque en terrain découvert ; l'a maintenu sous le feu de l'ennemi pendant six heures et s'est lancé avec elle sur la tranchée ennemie qu'il a occupée.

Soldat GAUTHIER, 66^e d'infanterie : a fait preuve d'audace et de bravoure et quoique blessé, arriva un des premiers dans la tranchée ennemie (20 février).

Soldat GOUX, 32^e d'infanterie : au cours d'une contre-attaque exécutée le 19 février, s'est élancé courageusement à la tête de sa section en l'entraînant à l'assaut d'une tranchée ennemie ; a été grièvement atteint en abordant la tranchée.

Soldat PARCELLIER, 32^e d'infanterie : dans une contre-attaque d'une tranchée ennemie, le 20 février, a formé avec quelques hommes un groupe de volontaires qui se sont précipités les premiers dans la tranchée.

Soldat ABBE, 32^e d'infanterie : le 20 février dans une contre-attaque d'une tranchée ennemie a formé avec quelques hommes un groupe de volontaires qui se sont précipités les premiers dans la tranchée.

Soldat BERQUET, 32^e d'infanterie : s'est élancé à la tête de ses camarades à l'assaut d'une tranchée ennemie ; a été tué en y arrivant.

Sergent PAILLARD, 32^e d'infanterie : chargé de contre-attaquer le 19 février, a donné à tous l'exemple du courage et de l'énergie en entraînant sa section à l'assaut.

Adjoints RUBY et VINCENT, 32^e d'infanterie : le 19 février, se sont élancés à la tête de leurs hommes à l'attaque d'une tranchée ennemie dont ils se sont emparés.

Captaine GOUSSU, 66^e d'infanterie : a commandé son bataillon avec une intelligence, un dévouement et un courage remarquables, le 20 février.

Adjudant CHASSAGNE, 66^e d'infanterie : d'une bravoure remarquable. Blessé le 8 septembre et revenu sur le front à peine guéri, s'est distingué au combat du 22 décembre en maintenant sa section sous un bombardement des plus violents. Tué à la tête de sa section le 20 février.

Lieutenant BRUAULT, 66^e d'infanterie : a commandé sa compagnie avec beaucoup d'énergie, de bravoure et de coup d'œil, l'a portée en ayant sous un feu des plus violents et l'y a maintenue, contribuant ainsi au complet succès de l'attaque du 20 février.

Soldat CLEMENT, 15^e bataillon de chasseurs : le 25 janvier, est allé jusqu'aux réseaux ennemis pour relever ses camarades blessés et rassembler des chasseurs isolés. Le 27 janvier, fortement confusionné par un obus qui venait d'éclater dans la tranchée, a donné avec calme toutes les indications nécessaires pour dégager un camarade blessé et l'envoyer sous les décombres. Depuis le début de la

campagne, n'a cessé d'encourager ses hommes de la voix et du geste.

Sous-lieutenant TAPHANEL, 66^e d'infanterie : quoique malade, a demandé à conserver le commandement de sa section et l'a conduite au combat avec une belle énergie et une rare bravoure, le 20 février.

Sous-lieutenant MAUDUIT, 66^e d'infanterie : blessé à la tête de sa section qu'il conduisait avec la plus grande bravoure à l'assaut d'une tranchée occupée par les Allemands, au combat du 20 février.

Caporal METIVIER, 66^e d'infanterie : chef de patrouille chargé d'assurer la liaison entre sa compagnie et l'élément de gauche de l'attaque a, malgré un feu violent, accompli sa mission avec le plus grand sang-froid pendant toute la durée du combat du 20 février.

Adjudant RABEAU, 66^e d'infanterie : a, par son énergie, contribué à entraîner sa troupe à l'attaque et aidé par son exemple au succès de l'opération au combat du 20 février.

Sergents RAYMOND, KOENIG, SARAZIN et BOURREAU, 66^e d'infanterie : ont donné un bel exemple d'énergie et de courage en se précipitant à l'attaque en avant de leurs hommes et en entrant à leur tête dans la tranchée ennemie (combat du 20 février).

Caporaux DEBAL, VAUCEL et SECHET, 66^e d'infanterie : se sont fait remarquer par leur bravoure et leur ardeur et sont entrés parmi les premiers dans la tranchée ennemie, à la suite de leur chef de section (combat du 20 février).

Soldat GAUTHIER, 66^e d'infanterie : a fait preuve d'audace et de bravoure et quoique blessé, arriva un des premiers dans la tranchée ennemie (20 février).

Soldat GOUX, 32^e d'infanterie : au cours d'une contre-attaque exécutée le 19 février, s'est élancé courageusement à la tête de sa section en l'entraînant à l'assaut d'une tranchée ennemie ; a été grièvement atteint en abordant la tranchée.

Soldat GRELLIER, 66^e d'infanterie : est sorti spontanément de la tranchée et a traversé un espace découvert d'environ 300 mètres battu par les balles et les obus pour aller chercher un soldat qui venait d'être blessé grièvement et a transporté ce blessé sur ses épaules jusqu'au poste de secours (combat du 20 février).

Sergent NICOLET, 66^e d'infanterie : depuis quelques jours sur le front, après avoir quitté sur sa demande, l'équipe des brancardiers de corps, a fait preuve d'un beau courage au feu et est tombé mortellement frappé au combat du 20 février.

Sous-lieutenant GAGNARD, 77^e d'infanterie : s'est constamment signalé depuis le début de la guerre par son courage et son énergie. Vient encore de se distinguer le 20 février en s'emparant de tranchées occupées par l'ennemi et en s'y maintenant contre que coûte.

Sergent PIRIOU, 77^e d'infanterie : admirable de sang-froid, s'est fait remarquer par son courage depuis le début de la campagne. A occupé une lie avec sa demi-section, du 16 au 20 février, dans des circonstances particulièrement difficiles et privée de toute communication.

Soldat PÉRIGAULT, 77^e d'infanterie : a montré, depuis le commencement de la campagne, un dévouement et un courage remarquables. A été grièvement blessé, le 19 février, en allant porter un ordre à sa section.

Sergent COUCHE, 77^e d'infanterie : pendant les attaques du 19 et du 20 février, a été un exemple frappant d'énergie et de courage pour toute sa section. Marchant en tête d'une colonne d'attaque avec un mépris absolu du danger, jeta des perturbateurs dans les tranchées ennemis et chargea avec sa section, par trois fois, à la baionnette.

Captaine PIRON, 77^e d'infanterie : glorieusement tué, en entraînant son bataillon en une vigoureuse contre-attaque, le 21 février.

Soldat PASQUIER, 77^e d'infanterie : agent de liaison du commandant de la compagnie, est parti gairement, sans hésitation, porter un ordre au cours d'une violente attaque ennemie, disant à son chef : « Vous pouvez compter sur moi ». A été tué au moment où il

arrivait sous une pluie de balles, auprès de l'officier à qui il devait remettre l'ordre. Capitaine PERNET, 15^e d'infanterie : commandant de compagnie d'une grande énergie. Chargé le 17 février, d'appuyer l'attaque de deux compagnies de chasseurs sur les tranchées allemandes, a su inspirer à ses hommes un tel entraînement et une telle vigueur qu'ils se sont immédiatement lancés derrière lui dans les lignes ennemis et que deux d'entre eux en ont rapporté, sous le feu, une mitrailleuse.

Lieutenant du vaisseau DUC : chargé du service d'une pièce de marine mise à la disposition du 8^e corps d'armée, s'est acquitté brillamment de sa mission malgré un bombardement très violent. Blessé grièvement en faisant abriter son personnel, avant de sonner à lui-même.

Lieutenant MATHIS, 1^e d'artillerie de montagne : a porté, dans les tranchées de première ligne une pièce de montagne qui a démolie à deux reprises les travaux d'approche de l'ennemi.

Lieutenant VIENOT, 9^e génie : a préparé et mené à bien l'excavation de mines jusqu'à sous les tranchées allemandes sans attirer l'attention de l'ennemi. S'est distingué dans l'attaque qui a suivi l'explosion des mines, le 17 février, en dirigeant, pendant un jour et une nuit, les travaux des sapeurs chargés d'organiser la position, sous le feu des balles et des bombes.

Sous-lieutenant CHEDAL-BORNU, 15^e d'infanterie : a montré une bravoure et un sang-froid remarquables dans une situation critique.

Lieutenant MERLIN, 1^e d'artillerie de montagne : étant chef de pièce d'un canon avancé dans les tranchées de première ligne, a porté au maximum le rendement de ce canon, grâce à son intervention personnelle.

Maitre-poinçon CHOLLAT, 1^e d'artillerie de montagne : a démolie à deux reprises les travaux d'approche de l'ennemi en se placant dans les tranchées de première ligne.

Captaine HUGUES, 2^e bataillon de chasseurs : commandant la compagnie d'arrière-garde de son bataillon, a opposé à l'ennemi une résistance acharnée. Est resté plus d'une heure pour faire lui-même le coup de feu. Frappé d'un éclat d'obus, est mort en faisant écrire à son colonel : « Je suis tombé en faisant le coup de feu, ma compagnie a fait tout son devoir ».

Lieutenant LEMERCIER, 16^e bataillon de chasseurs : brillante conduite au feu ; a dirigé deux colonnes d'attaque, avec énergie et succès.

Adjudant HUBAULT, 16^e bataillon de chasseurs : s'est fait brillamment remarquer dans la direction d'une attaque et dans la défense d'une tranchée conquise.

Adjudant HUCHEZ, 8^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de la plus grande bravoure en se précipitant l'attaque en avant de leurs hommes et en y entraînant ses chasseurs. S'est battu avec l'ennemi sur le bord de la tranchée et y est tombé grièvement blessé.

Adjudant PAPON, 16^e bataillon de chasseurs : grièvement blessé en entraînant avec la plus grande énergie sa section à l'assaut des tranchées allemandes.

Marechal des logis BRETAUDEAU, 61^e d'artillerie : assuré, de jour et de nuit, un service de reconnaissance d'objectifs et d'observation du tir dans les tranchées de 1^e ligne, donnant toujours des preuves exceptionnelles d'intelligence et de courage.

Sergents DUMONT et MARGUERITE, caporaux COLLIER, 16^e chasseurs : lors de l'attaque du 17 février, et pendant la défense du terrain conquisé, se sont particulièrement signalés par leur activité, leur ardeur et leur constante énergie.

Sergent LECLERCQ, 16^e bataillon de chasseurs : blessé grièvement en entraînant avec la plus grande bravoure, sa demi-section à l'assaut d'une tranchée allemande.

Sergent TRIQUET, 16^e bataillon de chasseurs : est tombé mortellement frappé après avoir franchi, à la poursuite de l'ennemi, une tranchée conquise.

Caporal DUPUIS, 16^e bataillon de chasseurs : très bravement pendant l'assaut d'une tranchée, en ouvrant, à l'aide de bombes, un passage à la section qui le suivait.

Caporal GERARD et soldat LEBERTE, 15^e d'infanterie : envoyés en patrouille avant l'attaque du 18 février, se sont lancés, bravement, sous une pluie de balles et de bombes et sont morts des suites de leurs blessures.

Caporal GASTAL, 16^e bataillon de chasseurs : a dirigé avec succès la résistance contre les tentatives réitérées des Allemands pour déboucher d'un boyau et intercepter nos communications.

Soldat JUSSEREY et HUSSON, 15^e d'infanterie : sont restés, malgré les violentes contre-attaques, dans les tranchées conquises ; ont relancé, à plusieurs reprises, des bombes allemandes qui allaient éclater dans nos tranchées.

Soldat LECLERCQ, 15^e d'infanterie : s'est précipité, en même temps que son sergeant de section, sur une mitrailleuse allemande et a aidé ce sous-officier à la ramener dans nos lignes, sous un feu très violent.

Soldat THERVAIS, 16^e bataillon de chasseurs : remplissant les fonctions de caporal, a remplacé son chef frappé mortellement au début de l'attaque et s'est acquitté brillamment de sa mission.

Captaine RABIER, 16^{e</sup}

Sous-lieutenant BREGEON, 77^e d'infanterie : au cours d'une forte attaque allemande, ayant reçu l'ordre de prendre le commandement d'une section de renfort dont le chef venait d'être mis hors de combat, s'est porté à son poste sans une hésitation, sous un feu violent ; a été légèrement blessé avant d'y arriver, a néanmoins pris son commandement et l'a conservé pendant toute l'action résistant de se faire soigner.

Soldat COUË, 77^e d'infanterie : chargé de faire le ravitaillement en munitions d'une tranchée de première ligne, sous un feu violent, a reconduit ses camarades au moment du départ, leur disant : « Allons, les gars, tant pis, aujourd'hui ou demain, ça n'a pas d'importance ! » Est parti le premier et est tombé, dix mètres plus loin, grièvement blessé.

Lieutenant LACROIX, 77^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa section en une magnifique charge à la baïonnette contre une tranchée ennemie dont il s'est emparé.

Adjudant METAIS, 77^e d'infanterie : a réussi à traverser un espace terriblement battu et où quatre hommes le précédant venaient d'être tués coup sur coup, au cours d'une violente attaque ennemie. A installé sa mitrailleuse sous un feu extrêmement violent de l'ennemi, en un point d'où elle enfilait complètement une tranchée allemande et en a grandement facilité la prise par une compagnie voisine.

Sous-lieutenant BOINVILLERS, 66^e d'infanterie : laissé pour mort une première fois au combat du 8 septembre et revenu sur le front le 28 novembre, a été tué d'une balle au front, en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée, le 21 février.

Adjudant SUIRE, 66^e d'infanterie : blessé et médaillé militaire pour sa belle conduite, revenu sur le front le 1^{er} février, a été mortellement frappé en tête de sa section qu'il conduisait à l'assaut d'une tranchée allemande le 21 février.

Sergent PICHON, 66^e d'infanterie : d'une bravoure toute épreuve, s'est distingué dans plusieurs circonstances et est tombé mortellement frappé en tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut d'une tranchée, le 21 février.

Adjudant WACONGUE, 66^e d'infanterie : n'a cessé de montrer les plus belles qualités d'énergie, de bravoure et de dévouement dans le commandement de sa section, et particulièrement au combat du 20 février où il a conduit sa troupe à l'attaque avec autant d'audace que de sang-froid.

Adjudant THOREAU, 135^e d'infanterie : se distingue par son énergie, son endurance, son sang-froid et son mépris du danger, s'est offert pour aller à quelques mètres des tranchées ennemis provoquer l'explosion d'une maison minée qui masquait des travaux de sape adverse.

Soldat CLAVIREUL, 135^e d'infanterie : brancardier, a été mortellement frappé en portant secours à un camarade tombé en dehors de la tranchée.

Soldat DOUX, 125^e d'infanterie : type du soldat parfait, toujours volontaire pour les missions dangereuses, blessé le 10 septembre. Le 1^{er} décembre, s'est offert pour une mission où trois de ses camarades venaient d'être tués, et l'a rempli avec succès.

Sergent MARIN, 135^e d'infanterie : a fait preuve de hardiesse, de courage et d'habileté en allant enlever de nuit, en barque, sous la fusillade, un petit îlot occupé par l'ennemi et en détruisant la passerelle que celui-ci avait construite sur la rive opposée.

Caporal MORBEUF, 125^e d'infanterie : le 13 février, son escouade venant d'avoir sept hommes atteints par une bombe, a su la maintenir dans la tranchée, a pansé lui-même les blessés sous le feu, bien que blessé lui-même. A reçu une deuxième blessure, n'a pas voulu aller au poste de secours et a continué à combattre.

Soldat MOUZILLE, 111^e d'infanterie : atteint d'un éclat d'obus au cou au moment où il allait communiquer un ordre à son chef de section dans une tranchée bombardée par l'artillerie ennemie, a pris à peine le temps de se faire faire sur place un pansement sommaire pour ne pas retarder l'exécution de sa mission. Déjà blessé dans un combat où il s'était particulièrement bien conduit.

Caporal BIGUET, 77^e d'infanterie : a fait preuve de courage et d'ingéniosité dans la construction d'une tranchée destinée à empêcher un mouvement de flanc de l'ennemi. A été grièvement blessé d'une balle au front.

Lieutenant MAURY, 50^e d'artillerie : laissant ses hommes abrités dans la tranchée, a parcouru 900 mètres sous le feu de l'artillerie ennemie et réparé, seul, la ligne téléphonique coupée en trois endroits.

Sous-lieutenant de réserve ELOY, 10^e d'artillerie : officier d'une grande bravoure. Le 4 octobre 1914, sous le feu de l'ennemi, ayant été blessé à dix heures du matin, a conservé le commandement de sa batterie jusqu'à dix-sept heures. Au cours du combat, a servi lui-même une pièce dont les servants avaient été tués ou blessés. A conduit, avec énergie et intelligence des travaux de mine pendant cinquante-cinq jours, malgré la fatigue résultant de séjours prolongés dans les galeries souterraines.

Sergents AGOMBERT et POISSON, génie, compagnie 10/2 : ont participé pendant cinquante-cinq jours à des travaux souterrains pénibles, se dépensant sans compter et donnant constamment le meilleur exemple, en se chargeant des missions les plus difficiles. Conduite au-dessus de tout éloge.

Lieutnants ARGUEYROLLES et GROSMEYREVIEILLE, 20^e dragons : le 6 novembre, à un moment critique, ont amené leurs cavaliers sur la ligne de feu, contribuant ainsi à une contre-attaque, entraînant bravement la ligne d'infanterie et rentrant des premiers sur le village attaqué.

Sous-lieutenant de réserve SOLIER, 1^e d'artillerie de montagne : chargé d'appuyer, avec une pièce, une attaque d'infanterie, a amené sa pièce, de nuit, dans les tranchées les plus avancées, à 80 mètres de l'ennemi. A tenu pendant le tir, qui a duré plus d'une demi-heure, à remplir les fonctions de pionnier. A exécuté, malgré la fumée et une canonnade très nourrie, un tir très précis sur les positions ennemis et l'a continué jusqu'au moment où notre infanterie a atteint la position.

Capitaine VAUTHIER, 60^e d'artillerie : a fait preuve depuis le début de la campagne des plus remarquables qualités de tireur, n'hésitant jamais à se porter aux postes d'observation les plus périlleux pour aider l'infanterie. Enseveli dernièrement sous son poste d'observation démolie par l'ennemi, tous ses télesphonistes ayant été blessés, s'est porté aussitôt dégagé, malgré un feu violent, au poste d'infanterie le plus voisin pour continuer son tir. Très brillante attitude au feu.

Lieutenant de réserve REGALL, 44^e bataillon de chasseurs : jeune officier du plus grand mérite. Blessé le 2 octobre, est revenu sur le front quelques jours après son évacuation pour prendre le commandement d'une compagnie qu'il a conduite pendant trois mois avec une énergie et un entraînement incomparables. A été tué en cherchant à reconnaître les travaux de défense exécutés par l'ennemi à moins de 100 mètres de ses tranchées.

Sous-lieutenant territorial THARAUD, 226^e d'infanterie : s'est présenté volontairement pour commander un détachement chargé de bouleverser les tranchées ennemis, après l'explosion d'un fourneau de mines ; a brillamment conduit cette opération et ne s'est retiré, selon les ordres reçus, qu'après avoir fait essuyer des pertes à l'ennemi et fait quatre prisonniers.

Lieutenant FERRY, 237^e d'infanterie : a arrêté, avec sa section de mitrailleuses, une attaque importante ennemie. A continué le tir sous le feu le plus violent et a été blessé. Ayant rejoint son corps après rétablissement, n'a cessé de montrer le plus grand courage, jusqu'au jour où il fut tué dans la tranchée.

Lieutenant DOUMER, 8^e d'artillerie : a toujours fait preuve de la plus grande bravoure. A été blessé mortellement, le 20 septembre 1914, en s'approchant d'une crête située en avant de son poste d'observation pour essayer de découvrir une batterie ennemie qui bombardait sa position.

Sous-lieutenant de réserve BRUEDER, 8^e d'artillerie : officier très brave, a eu la cuisse traversée par une balle en allant reconnaître si une tranchée prise la nuit précédente était encore en notre possession, après s'être offert spontanément pour remplir cette mission.

Lieutenant de réserve DULAC, 60^e d'artillerie : ayant eues deux cuisses brisées au combat du 2 octobre, a fait relever et mettre à l'abri d'un feu violent d'infanterie et d'artillerie tous les blessés de la batterie et n'a voulu être secouru que le dernier.

Sergent MAUPEOU, 10^e génie : aussi tôt après l'explosion d'un fourneau de mine et sans attendre la fin des projections, s'est précipité à la tête de ses hommes dans l'entonnoir et a dirigé le travail jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre de rentrer.

Sous-lieutenant FONFREIDE, 21^e bataillon de chasseurs : le 25 août, a commandé un peloton d'arrière-garde avec le plus grand courage. Tué le 30 août en entraînant sa section à l'assaut des tranchées allemandes.

Sergent SALACROUP, 7^e bataillon de chasseurs : le 4 septembre, a entraîné toute la ligne par son énergie, a tué un sous-officier et quatre soldats ennemis, a blessé un offi-

cier et l'a fait prisonnier ; malgré une première blessure, n'a cessé de se faire remarquer par son zèle et son entrain à la tête de sa section d'éclaireurs, a été grièvement blessé au cours d'une reconnaissance exécutée dans les réseaux de fils de fer et les abatis ennemis.

Sous-lieutenant de réserve DE LAPIERRE, 56^e d'artillerie : a fait preuve, depuis le début de la campagne, des plus belles qualités militaires. En octobre 1914, a capturé une patrouille ennemie qui s'approchait de sa batterie ; en novembre 1914 et janvier 1915, a fait preuve de bravoure et de sang-froid en assurant l'enlèvement des blessés, alors que sa batterie était prise sous un feu violent et meurtrier de l'artillerie lourde ennemie.

Sous-lieutenant ROYAL, porte-drapeau au 146^e d'infanterie : ce brave officier retraité comme chef de bataillon en 1903, puis nommé lieutenant colonel commandant un régiment d'infanterie territoriale, et ayant définitivement obtenu des contrôles par limite d'âge, n'ayant pu obtenir, en raison de ses soixante-dix ans, un emploi de son grade, a contracté un engagement volontaire comme simple soldat pour la durée de la guerre, le 21 août 1914, donnant ainsi un bel exemple d'abnégation et de patriotisme. Nommé successivement caporal, sergent, adjudant, sous-lieutenant, il n'a cessé de faire preuve d'entrain et de bonne humeur et d'être le modèle de tous.

Sergent CHANCEREL, 309^e d'infanterie : au cours d'un engagement quoique très grièvement blessé, a refusé d'être secouru par ses hommes et leur a ordonné de continuer à se porter en avant. Est mort des suites de ses blessures.

Soldat PEROU, 309^e d'infanterie : apprenant le départ pour une reconnaissance d'une patrouille fournie par son corps, a demandé avec insistance à en faire partie, quoique malade et exempté de service ; s'y est brillamment comporté, et a été tué en abordant l'ennemi à la baïonnette.

Sous-lieutenant de réserve COLNENNE, 149^e d'infanterie : le 12 février 1915, au cours d'un violent bombardement sur la tranchée occupée par la section, s'est porté vers le point où tombaient le plus des coups, afin d'observer la nature d'un projectile qui venait d'y arriver sans éclater ; y a été atteint par un nouveau projectile, tué et enseveli sous les décombres de l'explosion.

Soldat VOSGIEN, 21^e d'infanterie : blessé très grièvement dans une tranchée, le 7 février, en assurant son service d'agent de liaison n'a pu prononcer que ces quelques mots en revenant à lui après un pansage : « C'est pas tout ça, les gars, mais j'ai un ordre à porter. »

Capitaine VOULAX et sous-lieutenant de réserve LAGARDE, état-major du génie du 21^e corps : ont effectué des reconnaissances représentant plus de soixante heures de vol, en grande partie au-dessus de l'ennemi. Fréquemment en butte au tir violent et précis de l'artillerie ennemie, ont eu à plusieurs reprises leur avion atteint par des projectiles. Ont obtenu les meilleurs résultats dans la photographie des positions ennemis et dans les nombreux repérages et réglages auxquels ils ont pris part. Ont donné plusieurs reprises la chasse à des avions ennemis.

Sergent ALMONACID, escadrille M. F. 35 : officier de l'armée argentine engagé pour la durée de la guerre. Pilote plein d'entrain et d'audace. Sous le feu le plus violent, a toujours terminé ses reconnaissances avec le plus profond mépris du danger. A eu, à plusieurs reprises, son appareil atteint par des projectiles. A exécuté seul avec un ingénier dispositif de son invention, plusieurs bombardements de nuit sur des objectifs éloignés.

Soldat LELEU, tireur en avion de l'escadrille D. 0. 14 : attaqué le 11 février, par un avion ennemi armé d'une mitrailleuse, au moment où il passait sur l'objectif à bombardier et sachant la sécurité de son appareil gravement compromise par la rupture de deux commandes, n'en a pas moins continué à viser le but à atteindre avec le plus grand calme et a riposté ensuite au tir de l'avion ennemi. A été tué à la tête de sa compagnie en commandant : « En avant ! »

Lieutenant LAVOCAT, 21^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'une ardeur exceptionnelle pendant les opérations de couverture, faisant de jour et de nuit, des reconnaissances extrêmement hardies. Tombé à la tête de sa section, le 21 août, à l'assaut d'un village.

Médecin aide-major CONTE, 59^e d'artillerie : fait preuve, en maintes circonstances, du plus beau courage et du plus grand-froid, notamment le 14 septembre, où il a pansé sur place, sous un feu violent d'artillerie, quatre servants blessés à leur pièce ; a recueilli-méme deux blessures au cours de cette opération. Le 13 février, étant aux tranchées de première ligne, a donné sur place les premiers soins à un officier blessé à ses côtés.

4^e DEMI-SECTION DE LA 24^e COMPAGNIE du 37^e d'infanterie coloniale : a fait preuve du plus grand esprit de sacrifice et de la plus ardente volonté de vaincre en fournant à deux reprises une équipe de traîneurs, qui, au prix de leur vie, ont réussi à entamer les défenses accessoires de l'ennemi malgré un feu violent de mitrailleuses. A eu plus de la moitié de son effectif hors de combat.

Lieutenant-colonel BRION, 51^e d'infanterie : a commandé le 54^e régiment d'infanterie de la façon la plus brillante dans l'attaque des hautes dunes d'une côte ; a su communiquer à son régiment une vigueur, un entrain et une ténacité qui ont permis d'enlever d'un seul élan les positions allemandes et de les défendre contre les plus violentes contre-attaques.

Lieutenant GAINSETTE, 67^e d'infanterie : plein d'audace et de sang-froid, a maintenu sa compagnie au feu les 19, 20 et 21 février, sous un bombardement intense.

Lieutenant GRENIER, 132^e d'infanterie : au cours du combat du 17 février a pris l'initiative de marcher sur deux tranchées ennemis avec sa compagnie et s'en est emparé.

Lieutenant REIMBEAU, 132^e d'infanterie : blessé le 1^{er} septembre, a rejoint à peine

N° 104. Supplément au Bulletin des Armées de la République.

CITATIONS

(Suite.)

d'énergie et de bravoure à l'attaque d'une position fortement organisée. Frappé mortellement et son capitaine voulant le panser, a relégué en disant : « Laissez-moi, mon capitaine, on a besoin de vous. »

Sergent-major COQUELLE, 37^e d'infanterie coloniale : déjà médaille en novembre pour sa belle conduite au feu, a entraîné sa section à l'assaut d'une position ennemie extrêmement forte avec un allant et une bravoure admirables. Grièvement blessé ne s'est laisse emporter qu'après avoir reçu l'ordre formel du capitaine d'avoir à quitter la ligne de feu.

Sous-lieutenant ROYAL, porte-drapeau au 146^e d'infanterie : ce brave officier retraité comme chef de bataillon en 1903, puis nommé lieutenant colonel commandant un régiment d'infanterie territoriale, et ayant défié définitivement les contrôles par limite d'âge, n'ayant pu obtenir, en raison de ses soixante-dix ans, un emploi de son grade, a contracté un engagement volontaire comme simple soldat pour la durée de la guerre, le 21 août 1914, donnant ainsi un bel exemple d'abnégation et de patriotisme. Nommé successivement caporal, sergent, adjudant, sous-lieutenant, il n'a cessé de faire preuve d'entrain et de bonne humeur et d'être le modèle de tous.

Lieutenant PANOUILLOT, spahis marocains : ayant pris le commandement de l'escadron après une grave blessure du capitaine, a été blessé en organisant sous le feu la défense d'un point conquis par l'escadron.

Lieutenant-colonel ROBINET DE PLAS : 73^e d'infanterie coloniale : blessé sérieusement à la tête, le 27 janvier, à son poste de commandement près des tranchées, a donné un bel exemple d'énergie en refusant d'être évacué afin de pouvoir assurer le commandement de son régiment.

Lieutenant CASTEX, 44^e territorial d'infanterie : officier courageux et plein de dévouement. A fait preuve depuis le commencement de la campagne d'une énergie et d'un entraînement exemplaires. Dans la soirée du 11 février, a été tué par une balle ennemie, alors que, sous un feu violent, dirige contre nos tranchées, il se multipliait et exhortait ses hommes au calme et au sang-froid.

Lieutenant GOUT, 25^e territorial d'infanterie : officier énergique et de la plus grande bravoure. Chargé d'une mission périlleuse, sur la ligne des tranchées, s'en est acquitté avec le plus entier dévouement et a été blessé mortellement, au moment où il surveillait l'exécution des travaux de défense.

Lieutenants MOLINIE et GRIMAUT, escadrille M. F. 35 : ont exécuté avec le plus grand courage près de soixante heures de vol, en grande partie au-dessus de l'ennemi. Fréquemment en butte au tir violent et précis de l'artillerie ennemie, ont eu à plusieurs reprises leur avion atteint par

guéri. Tué le 17 février, en pénétrant en tête de sa section dans une tranchée ennemie.

Lieutenant de réserve LOTH, 132^e d'infanterie : a maintenu sa compagnie, éprouvée par un feu d'artillerie très intense, dans des retransches enlevées à l'ennemi. Son énergie et sa bravoure ont largement contribué à conserver la position conquise.

Lieutenant de réserve DE MITRY, 61^e d'artillerie : a rendu, pendant les combats des 17, 18, 19 et 20 février, les services les plus appréciés, par sa connaissance approfondie de l'organisation du tir d'une puissante artillerie lourde.

Lieutenant BOUCHER, 25^e d'artillerie : s'est distingué dans tous les combats par son ardeur et par une très belle attitude au feu ; a été blessé grièvement, le 6 septembre, auprès de son chef d'escadron, dont il n'a pas cessé de porter les ordres sous un feu intense d'artillerie de gros calibre.

Sous-lieutenant DE COURSON, 67^e d'infanterie : tombé mortellement blessé à la tête de sa section qu'il conduisait à l'assaut.

Sous-lieutenant RENOUDAT, 67^e d'infanterie : officier plein d'allant et d'énergie, doué d'un grand savoir professionnel et d'un moral supérieur qui ne cesse de se manifester à toute occasion ; s'est particulièrement distingué dans le combat du 20 février.

Adjudant VANIER, 67^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa section à l'assaut des tranchées ennemis, lors de l'attaque du 20 février.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

A la dignité de grand officier.

Général de division ABONNEAU : engagé volontaire à seize ans, pendant la guerre de 1870, a, pendant la campagne actuelle, commandé la 4^e division de cavalerie, durant plusieurs mois, dans des conditions souvent dures et parfois délicates, avec une autorité et un courage dignes des plus grands éloges. N'a abandonné son commandement que sur ordre, terrassé par la maladie.

Au grade de commandeur.

Général de brigade LABARRAQUE, commandant d'artillerie d'un corps d'armée : depuis le commencement de la campagne, s'est distingué en toutes circonstances par sa bravoure et a rendu les plus grands services par ses connaissances professionnelles.

Au grade d'officier.

Chef de bataillon HARTMANN-DESVERNOIS, 75^e d'infanterie : le 8 janvier, alors qu'un régiment voisin était violemment attaqué, entraîna une compagnie de son bataillon, fit sonner la charge et se précipita à la baionnette sur l'ennemi qu'il refoula. Quoiqu'ayant la miroir fracassée, trouva encore la force d'encourager ses hommes en criant : « Vive la France ! En avant ! »

Chef de bataillon JAILLAIS, 277^e d'infanterie : récemment nommé chef de bataillon et maintenu au régiment, a tenu à commander lui-même son ancienne compagnie au combat du 15 février. Très grièvement blessé a subi l'opération du trépan.

Lieutenant-colonel BACQUET, 132^e rég. d'infanterie : grièvement blessé en coulissant sa troupe à l'attaque d'une tranchée.

Chef de bataillon ANTOINE, état-major du génie d'un corps d'armée : bravoure exceptionnelle, a conduit savamment des travaux de mine qui ont produit tous les résultats attendus.

Chef d'escadron SALIN, 36^e d'artillerie : le 26 août, s'est porté en reconnaissance à la lisière d'un bois battu par un feu violent et réglé d'artillerie ennemie ; blessé une première fois au bras, a continué sa reconnaissance, a reçu ensuite deux blessures dont une grave au pied ; avait montré depuis le début de la campagne une activité et une énergie dignes d'éloges.

Chef de bataillon BEYLER, 290^e d'infanterie : officier retraité après quinze ans de grade de capitaine, qui n'a cessé depuis le début de la campagne d'être pour tous un exemple

d'énergie et de courage ; assez gravement blessé d'une balle au bras, s'est refusé à quitter son commandement et se fait soigner depuis un mois dans la tranchée.

Lieutenant-colonel ROUSSEL, 277^e d'infanterie : pendant les combats des 16 et 17 février, a communiqué à son régiment une ardeur qui a permis de conquérir des tranchées occupées par l'ennemi, de pénétrer dans un village fortifié et de se maintenir dans le cimetière et les tranchées enlevées dans le premier état.

Chef de bataillon DOUMERC, 32^e d'infanterie : quoique très souffrant, a quitté son lit pour se porter résolument à l'attaque d'un ouvrage occupé par l'ennemi, y a pénétré et, grâce à son énergie, a conservé la partie conquise en maintenant à son poste, et réussissant à faire progresser dans une file sans répit de quatre jours et trois nuits, une troupe inférieure en nombre et éprouvée par des pertes très sévères.

Chef de bataillon BARVET, 36^e d'infanterie coloniale : le 18 février, chargé d'attaquer avec son bataillon une forte position ennemie, a parfaitement préparé son attaque et a conduit son bataillon à l'assaut avec un sang-froid et une vigueur remarquables, sous un feu violent d'artillerie, maintenant un ordre parfait dans sa troupe, malgré des pertes sérieuses causées par les obus allemands.

Chef de bataillon DESBROCHERS DES LOGES, 22^e d'infanterie : a brillamment enlevé, à la tête de son bataillon le 18 février, un village que les Allemands avaient réoccupé, et s'est maintenu sur les positions conquises. Avait déjà fait preuve des plus belles qualités militaires aux combats des 29 et 30 août. Le 26 octobre, à la tête de deux compagnies de son bataillon, a enlevé dans une attaque de nuit un village faisant prisonnier le poste qui l'occupait. Officier du plus grand mérite, plein de courage et d'audace réelle.

Lieutenant ROYER, 18^e chasseurs : brillante conduite au feu. A été très grièvement blessé le 16 février et a dû subir l'opération du trépan. Avait déjà été blessé et cité au début de la campagne.

Sous-lieutenant de réserve SCHEURER, groupe cycliste d'une division de cavalerie : très grièvement blessé à l'assaut d'une position, au moment où ayant fait porter des chasseurs à un abri, il s'y rendait le dernier.

Sous-lieutenant GAUTÉ, 83^e d'infanterie : remarquable officier à tous les points de vue ; s'est distingué en toutes occasions par son énergie et sa bravoure. Déjà cité à l'ordre de l'armée, le 20 décembre, pour avoir brillamment enlevé deux tranchées ennemis, avait été de nouveau choisi le 17 février pour enlever une lisière de bois qui devait constituer un point d'appui important pour la suite des opérations. A fort bien réussi, grâce à son entraînement, à l'ascendant moral qu'il avait su prendre sur ses hommes et à la confiance qu'il avait sur leur inspiration. Grièvement blessé au cours de cette opération.

Capitaine GUNTHER, génie du 6^e corps : d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve, a dirigé pendant quatre mois des travaux de sape et de mine tout à fait remarquables ; est monté le premier à l'assaut des retranchements ennemis. Plusieurs fois blessé légèrement.

Capitaine BODARD, 132^e d'infanterie : a conduit énergiquement et vaillamment sa compagnie à une contre-attaque et a repris une tranchée qui venait d'être perdue.

Sous-lieutenant PIEROT, 106^e d'infanterie : a été blessé grièvement en conduisant bravement sa section à l'assaut d'un retranchement ennemi.

Médecin-major BALME, 29^e bataillon de chasseurs à pied : atteint d'une balle au ventre au moment où il allait panser un chasseur blessé, a attendu qu'il allait achever de lui donner ses soins pour déclarer sa propre blessure. S'est pansé lui-même avec le plus grand calme et n'a consenti à se laisser évacuer qu'après avoir passé son service.

Sous-lieutenant OUDIN, 67^e d'infanterie : ayant reçu la mission de reconnaître une tête de sape allemande, le 7 février, a rempli cette mission avec calme et a été blessé d'une balle qui entraîne la perte d'un œil. Officier de devoir qui, par son sang-froid et son courage a été l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée.

Sous-lieutenant DUCRUET, 85^e d'infanterie : déjà cité pour sa belle conduite après avoir été blessé. A reçu une nouvelle blessure très grave dans le combat du 16 février. Ramené sur un brancard et surpris par un bombardement, a fait mettre les brancardiers qui le

rage exceptionnel, non seulement en séjournant pendant plusieurs mois dans une zone battue par l'artillerie allemande, mais encore en allant de sa propre initiative, relever des blessés sous le feu le plus violent. A rendu, en outre, les plus grands services à la cause française, étant restée à son poste pendant l'occupation allemande. Blessée par communication violente causée par l'explosion d'un obus à côté d'elle en accomplissant son service d'infirmière dans des conditions qu'elle sait être dangereuses.

Sergent AUBERT, 7^e de marche de tirailleurs algériens : sous-officier modèle qui a payé bravement de sa personne en toutes circonstances. Médalié militaire à la suite d'un combat où il avait été blessé. Blessé très grièvement une seconde fois le 6 février, dans les tranchées : restera probablement infirmier dans des conditions qu'elle sait être dangereuses.

Chef de bataillon FARDEAU, 66^e d'infanterie : n'a cessé de montrer depuis le début de la campagne les plus belles qualités d'énergie, de sang-froid et de bravoure. A brillamment conduit sa compagnie à l'attaque du 20 février ; blessé en pénétrant dans la tranchée ennemie, n'a abandonné son commandement qu'après achèvement complet de l'opération.

portaient à fabri, et a gagné seul le poste de commandement.

Sous-lieutenant JANET, 157^e d'infanterie : le 1^{er} septembre, a entraîné vigoureusement sa section et par des charges à la baionnette a réussi à renverser un ennemi supérieur en nombre et à gagner du terrain en avant. Vers la fin de l'action, malgré une blessure extrêmement grave, a fait preuve de la plus haute énergie et a continué à exalter le courage de ses hommes.

Lieutenant HENRY, 2^e bataillon de chasseurs : officier remarquable. D'un courage et d'une bravoure au-dessus de tout éloge. Est entré le premier dans une position ennemie où il a maintenu sa compagnie après la mort de son capitaine et ce, sous un bombardement violent.

Capitaine GARNUCHOT, 43^e d'artillerie : a, depuis le début de la campagne, montré les plus belles qualités de sang-froid, de courage et d'habileté professionnelle dans l'exercice de son commandement. S'est rendu constamment dans les tranchées d'infanterie de première ligne pour régler minutieusement ses tirs de repérage sur les divers objectifs qu'il pouvait être appelé à battre. A fait ses observations dans des conditions souvent difficiles et périlleuses et a été, le 17 février, blessé à la tête d'une balle qui a provoqué une légère fracture du crâne. Il a dû, malgré ses vives instances pour continuer son service, être transporté à l'ambulance.

Capitaine AUDIBERT, infanterie légère d'Afrique : le 18 février, commandant le groupe des éclaireurs volontaires du bataillon et chargé d'enlever avec ses 150 hommes des éléments de tranchées allemandes en première et deuxième lignes, a superbement lancé sa troupe après l'avoir répartie de la façon la plus judicieuse. Blessé grièvement au cours de l'assaut, n'a quitté les tranchées conquises qu'au moment de défaillir.

Lieutenant SAUVAGE, infanterie légère d'Afrique : au cours de l'attaque du 17 février contre les tranchées allemandes, a conduit remarquablement le groupe d'éclaireurs volontaires qu'il commandait. Blessé au bras d'un éclat d'obus, n'a fait qu'ajuster que trois heures après et a gardé son commandement jusqu'au soir.

Chef de bataillon DESBROCHERS DES LOGES, 22^e d'infanterie : a brillamment enlevé, à la tête de son bataillon le 18 février, un village que les Allemands avaient réoccupé, et s'est maintenu sur les positions conquises. Avait déjà fait preuve des plus belles qualités militaires aux combats des 29 et 30 août. Le 26 octobre, à la tête de deux compagnies de son bataillon, a enlevé dans une attaque de nuit un village faisant prisonnier le poste qui l'occupait. Officier du plus grand mérite, plein de courage et d'audace réelle.

Lieutenant ROYER, 18^e chasseurs : brillante conduite au feu. A été très grièvement blessé le 16 février et a dû subir l'opération du trépan. Avait déjà été blessé et cité au début de la campagne.

Sous-lieutenant de réserve SCHEURER, groupe cycliste d'une division de cavalerie : très grièvement blessé à l'assaut d'une position, au moment où ayant fait porter des chasseurs à un abri, il s'y rendait le dernier.

Chef de bataillon LARBALETRIER, bataillon n° 1 de la colonne du Cameroun : déjà cité à l'ordre de la colonne pour les combats des 23 et 24 octobre, le 26 novembre, mis ses mitrailleuses en batterie sous un feu très violent, a reçus deux blessures dont une assez grave à la poitrine et, quoique blessé, a continué à assurer la direction du tir.

Sous-lieutenant de réserve LENCLEMENT, bataillon n° 2 de la colonne du Cameroun : le 6 octobre, après le passage du pont de Japoma, a conduit sa section à l'attaque d'un wagon blindé sur lequel était installée une mitrailleuse, et a contribué par sa fermeté à faire retirer le wagon blindé à 3 kilomètres. A reçus deux blessures dont une assez grave à la cuisse gauche.

Lieutenant BAUDAT, bataillon n° 4 de la colonne du Cameroun : a été blessé en portant sa compagnie en avant et en cherchant un cheminement favorable.

Sous-lieutenant de réserve JAMES, bataillon n° 1 de la colonne du Cameroun : blessé d'une balle à la cuisse droite, à la deuxième raie, étant à la tête de sa section, a donné un bel exemple de sang-froid en conservant le commandement de sa section et en rétablissant la calme parmi ses tirailleurs non encore blessés.

Capitaine BODARD, 132^e d'infanterie : a conduit énergiquement et vaillamment sa compagnie à une contre-attaque et a repris une tranchée qui venait d'être perdue.

Sous-lieutenant PIEROT, 106^e d'infanterie : a été blessé grièvement en conduisant bravement sa section à l'assaut d'un retranchement ennemi.

Chef de bataillon BACQUET, 132^e rég. d'infanterie : grièvement blessé en coulissant sa troupe à l'attaque d'une tranchée.

Chef de bataillon ANTOINE, état-major du génie d'un corps d'armée : bravoure exceptionnelle, a conduit savamment des travaux de mine qui ont produit tous les résultats attendus.

Chef de bataillon BEYLER, 290^e d'infanterie : officier retraité après quinze ans de grade de capitaine, qui n'a cessé depuis le début de la campagne d'être pour tous un exemple

nière de servir. Excellent officier, actif, vigoureux. A rendu les plus grands services en remontant en très peu de temps une compagnie qui avait été mal commandée, l'a parfaitement conduite en toutes circonstances.

Lieutenant HAMON, 77^e d'infanterie : ne cesse de faire preuve d'énergie, de courage et d'allant ; blessé une première fois. Commande brillamment sa compagnie depuis le 25 octobre ; a en une part prépondérante dans l'échec des Allemands qui étaient arrivés jusqu'à nos tranchées.

Chef de bataillon FARDEAU, 66^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne les plus belles qualités d'énergie, de sang-froid et de bravoure. A brillamment conduit sa compagnie à l'attaque du 20 février ; blessé en pénétrant dans la tranchée ennemie, n'a abandonné son commandement qu'après l'achèvement complet de l'opération.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant MATTER, 3^e tirailleurs : très énergique sous-officier qui a été blessé le 12 novembre dernier d'une balle dans le cou. N'a pas quitté le rang et a continué son service.

A été atteint l'objet de trois citations, deux au Maroc et une en France.

Maréchal des logis BAUDRY, 45^e d'artillerie : a fait preuve du plus grand courage en dirigeant pendant plusieurs jours le tir de mortiers de 15 dans les tranchées de première ligne, sous un feu intense. Après avoir élevé ses pièces, est revenu faire le coup de feu avec les fantassins.

Adjudant MIERONT, 32^e d'infanterie : a montré en toutes circonstances la plus grande bravoure ; blessé a continué à exercer son commandement sans faille, donnant à ses hommes l'exemple d'un beau courage.

Adjudant-chef FOUGERE, 30^e d'infanterie : détaché au 23^e d'infanterie, arrivé sur le front le 12 septembre, s'est glissé derrière des haies et a passé une rivière en se mettant à l'eau pour tirer sur un groupe d'officiers allemands ; en a blessé un. Le 8 février, blessé grièvement, a monté le plus grand courage en suppliant ses camarades de l'abandonner pour ne pas les exposer au feu nourri de l'ennemi et au risque d'être pris par lui.

Sergeant BAIRET, 17^e d'infanterie : commandant le détachement de tête d'une colonne d'attaque, ayant perdu une partie de son effectif dans l'entournoir où il s'était introduit, n'a pas hésité à se jeter avec sept hommes dans une tranchée allemande et s'y est maintenu jusqu'à l'arrivée des renforts ; s'est dépassé sans compter dans la tranchée conquise, rejettant aux Allemands ayant échappé à l'explosion des grenades qu'ils envoyait et n'a pas évacué la tranchée qu'avec les derniers hommes ; a été grièvement blessé. S'est déjà distingué, lors d'une précédente attaque qu'il commandait, en rapportant dans nos lignes, sous un feu violent, un de ses hommes blessé.

Sergeant BAIRET, 17^e d'infanterie : commandant de la compagnie de tête d'une colonne pour les combats des 23 et 24 octobre, le 26 novembre, mis ses mitrailleuses en batterie sur lequel était installée une mitrailleuse, et a contribué par sa fermeté à assurer la direction du tir.

Sous-lieutenant de réserve LENCLEMENT, bataillon n° 2 de la colonne du Cameroun : le 6 octobre, après le passage du pont de Japoma, a conduit sa section à l'attaque d'un wagon blindé sur lequel était installée une mitrailleuse, et a contribué par sa fermeté à assurer la direction du tir.

Chef de bataillon BACQUET,

mèche d'une mine lancée sur le secteur qu'il occupait; a été blessé à ce moment à la tête et aux reins par l'explosion d'une autre mine.

Caporal fourrier CONFOLENS, 68^e d'infanterie: venu du service auxiliaire, a, en de nombreuses circonstances, donné des preuves de bravoure et d'intelligente initiative dans l'exécution de reconnaissances sur les tranchées ennemis. S'est particulièrement distingué aux combats des 16 et 17 décembre où il s'est offert pour porter à l'artillerie un renseignement important qui a permis un tir très efficace et, cela, sous un feu très vif d'infanterie et d'artillerie en suivant un cheminement où deux de ses camarades avaient trouvé la mort.

Maréchal des logis MOROT, 60^e d'artillerie: a eu les deux bras brisés au combat du 2 octobre. A été amputé à la suite de cette blessure du bras droit au-dessus du coude. Excellent sous-officier.

Caporal MERDRIGNAC, 47^e d'infanterie: ayant été blessé par un éclat d'obus qui l'a privé de la main droite et a nécessité l'amputation de quatre doigts de l'autre main ainsi que d'une cuisse. A donné un exemple tout à fait remarquable de résistance à la douleur physique et de résignation enjouée, d'abord dans sa compagnie et ensuite à l'ambulance où il s'est employé à affirmer le moral et la bonne humeur de ses camarades.

Soldat ROCHE, 295^e d'infanterie: pendant le combat du 23 janvier, s'est porté résolument à la tête de sa section pour regagner pied à pied le terrain perdu et a tué quatre Allemands dans un combat corps à corps.

Soldat FOREST, 295^e d'infanterie: a fait preuve de beaucoup de sang-froid dans le combat du 25 janvier. S'est montré tireur d'élite en abattant dix Allemands en douze coups de fusil. Bien que blessé à la main, ayant deux doigts coupés, exhortait ses camarades à la lutte donnant ainsi le plus bel exemple de courage et d'énergie.

Caporal MOREAU, 295^e d'infanterie: pendant le combat du 25 janvier, a fait preuve de beaucoup de courage et de sang-froid. Blessé d'une balle, a continué à combattre, abattant personnellement quatre Allemands.

Sergent GLANDIERES, 281^e d'infanterie: s'est bravement porté avec sa demi-section à l'assaut d'une maison occupée par l'ennemi, a été atteint d'une blessure horrible faite par une balle retournée; a été amputé du bras droit à la suite de cette blessure et a fait preuve d'un stoïcisme admirable.

Caporal SEURRE, 133^e d'infanterie: a exposé courageusement et volontairement sa vie en allant à quelques mètres des tranchées allemandes reprendre le corps de son colonel. Pendant deux jours consécutifs, a renouvelé trois fois sa tentative pleine de dangers, sous les balles ennemis, malgré le clair de lune et un froid très vif. A pleinement réussi.

Adjudant PAOLINI, 46^e bataillon de chasseurs: sortant le premier d'une sape aux abords immédiats du réseau ennemi, a réussi à faire déboucher une partie de sa section sous le feu croisé de deux mitrailleuses et de grenades; a réussi, par son calme, à maintenir ses hommes sous le feu pendant trois heures. A été grièvement blessé d'un éclat d'obus à la tête.

Caporal GUERIN, 46^e bataillon de chasseurs: blessé très grièvement le 27 janvier, en s'élançant sur les réseaux de fils de fer ennemis pour tenter de les détruire. Est resté pendant six heures sous un feu violent. A pu se traîner à la nuit jusqu'à nos lignes et a subi, le lendemain, l'amputation d'un pied.

Caporal DEVAUTOIR, 37^e d'infanterie coloniale: le 27 janvier, faisant partie d'une attaque, a maintenu ses hommes sous un feu violent devant un réseau de fils de fer ennemis. Blessé, a conservé son commandement et ne s'est porté en arrière que sur l'ordre formel de son capitaine.

Soldat BRENEGAT, 37^e d'infanterie coloniale: a fait preuve, à plusieurs reprises, d'un courage et d'un dévouement remarquables. Arrivé récemment au 37^e colonial après avoir été blessé au 7^e colonial. A reçu le 12 janvier une nouvelle blessure dans un engagement où il a montré une intrépidité remarquable. Cette deuxième blessure a nécessité l'amputation d'une jambe. Soldat extrêmement courageux, recherchant les occasions de marcher.

Soldat DURAND, 245^e d'infanterie: étant de faction a été blessé grièvement par l'éclate-

ment d'un obus. A eu une jambe amputée, et une très grave blessure à l'autre jambe faisant craindre l'amputation. A fait preuve de beaucoup de courage pendant que le médecin-major le pansait. Excellent soldat, a toujours donné entière satisfaction dans sa manière de servir.

Soldat LATOUR, 123^e d'infanterie: faisant partie d'une équipe de travailleurs de nuit, a été grièvement blessé et a dû être amputé de la cuisse.

Soldat GAUTHIER, 123^e d'infanterie: grièvement blessé dans un village soumis à un violent bombardement. A été amputé.

Soldat BOUINI, 5^e d'infanterie: a reçu au cours du combat du 24 septembre une blessure grave qui a nécessité l'amputation de la jambe droite.

Maréchal des logis LESCOFFIT, 2^e d'artillerie lourde: employé pendant trois mois à l'observation du tir dans les tranchées, y a montré un jugement et un courage exemplaires, notamment le 11 février; grièvement blessé, a rempli sa mission jusqu'au bout.

Adjudant CROUX, 6^e génie: s'est immédiatement porté vers l'entonneoir qu'une mine ennemie venait de créer et, en y lançant des pétards, a réussi à condamner un débouché de galerie adverse resté béant.

Cavalier AUDOIN, 6^e chasseurs à cheval: a fait l'admiration de tous par son entrain, sa bravoure et son ardent désir de se renvoyer utile et de se dévoyer. A donné à ses camarades et aux territoriaux présents un admirable exemple des plus belles vertus militaires par son stoïcisme, son abnégation et son courage; au moment où il a reçu une grave blessure, qui a nécessité l'amputation du bras droit, a demandé qu'un de ses camarades soit soigné avant lui.

Sergent GAYMARD, 140^e d'infanterie: commandant l'un des groupes chargés, le 15 février, d'enlever une barricade ennemie. Devant donner le signal de l'assaut par le jet d'une grenade, a rempli sa mission bien qu'il fut blessé et ne s'est replié vers nos lignes qu'après avoir donné les ordres nécessaires à sa troupe.

Caporal VOLKMANN, 140^e d'infanterie: s'est signalé en maintes reprises parmi les éclaireurs du régiment par sa bravoure et son goût des missions périlleuses. Commandant un groupe d'attaque, a contribué largement par son sang-froid et sa hardiesse à l'enlèvement d'une barricade ennemie, le 15 février.

Soldat BARLEY, 140^e d'infanterie: faisant partie, le 15 février, d'un groupe d'attaque lancé contre une barricade ennemie, s'est jeté le premier dans la tranchée et a été blessé en poursuivant un Allemand qui s'enfuyait.

Adjudant LANDUCCI, 269^e d'infanterie: sous-officier qui s'est toujours signalé par son audace et son courage. Dans la nuit du 19 novembre, a maintenu sous le feu pendant plus d'une heure, ses hommes baionnette au canon, au contact immédiat d'une tranchée allemande et, par son attitude menaçante pour l'ennemi, a permis aux hommes placés en arrière de lui, de travailler à l'organisation d'une nouvelle ligne d'attaque. Grièvement blessé en ramenant sa troupe en arrière.

Sergent KLEINHOLTZ, 28^e territorial d'infanterie: a fait preuve, au cours d'un bombardement intense, le 8 octobre, de courage et de décision en se portant au secours de ses camarades blessés et en procédant aux premiers pansements. Grièvement blessé. Excellent sous-officier, vigoureux et énergique.

Sergent BOUCHER, 25^e bataillon de chasseurs, 1^{er} groupe cycliste: a fait preuve à diverses reprises d'une audace et d'un courage au-dessus de tout éloge. Dans la seule nuit du 24 au 25 janvier, a exécuté trois reconnaissances hardies jusque dans les réseaux de fils de fer ennemis; est allé lancer des grenades à main dans la tranchée allemande; a été, pour chercher à faire des prisonniers, reconduit un paté de maisons occupées par les Allemands, qui se sont repliés devant sa patrouille. Blessé au bras, a ramené son inonde sans aucune perte. A refusé de se laisser évacuer et est resté au groupe malgré sa blessure.

Cavalier DELATTRE, 21^e dragons: au combat du 8 septembre, est resté auprès de son officier blessé, bien que son peloton ait reçu l'ordre de se replier; a continué à faire le coup de feu jusqu'à ce qu'il ait été blessé lui-même de trois balles. Pris et abandonné par

les Allemands, puis recueilli par nos troupes, est revenu sur le front dès que son état lui a permis de rejoindre son escadron.

Brancardier BONVALLET, 94^e d'infanterie: blessé très grièvement après avoir été, à deux reprises, sous un feu des plus violents, porter secours à un blessé, le panser et l'abriter da son mieux. Depuis le commencement de la campagne, est le modèle du brancardier.

Soldat BENTZ, 151^e d'infanterie: au combat du 23 janvier, a demandé à être placé en sentinelle à un endroit difficile. Est resté à son poste pendant un bombardement très intense et a été grièvement blessé.

Sergent COUC, 162^e d'infanterie: au cours des combats des 22 et 24 août, sous les rafales violentes de l'ennemi, a fait preuve des plus belles qualités militaires et a excité, par son courage, son énergie et sa volonté, l'émulation de ses camarades. Déjà proposé et cité, le 5 septembre, à l'ordre du détachement d'armée, comme soldat. S'est distingué également le 14 septembre. A continué à se faire remarquer dans tous les combats, et notamment à l'affaire du 22 janvier.

Adjudant-chef OTTAVI, 151^e d'infanterie: déjà proposé pour la médaille militaire à la suite de reconnaissances très périlleuses; s'est de nouveau distingué le 25 janvier.

Soldat LECKNEKT, 151^e d'infanterie: au combat du 22 janvier, voyant plusieurs bombes tomber dans la tranchée sans éclater immédiatement, les a rapidement ramassées et rejetées dans la tranchée allemande pour éviter la mort de ses camarades; a été grièvement blessé par la dernière de ces bombes qui lui a éclaté dans les mains, blessure à la cuisse, jambe déchiquetée, avant-bras droit complètement enlevé.

Soldat PETITCAMP, 161^e d'infanterie: faisant fonctions de médecin auxiliaire: déjà cité à l'ordre de l'armée. A été blessé grièvement en soignant les blessés sur la ligne de feu.

Adjudant PEGOUD, groupe d'aviation: a, à plusieurs reprises, poursuivi des avions ennemis. Le 5 février, attaqua à bonne distance un monoplan et en provoqua la chute; presque immédiatement après il put attaquer successivement deux biplans, provoquer la chute du premier et forcer le second à l'atterrissement.

Caporal DATTAS, 141^e d'infanterie territoriale: s'est dépensé durant la contre-attaque avec une énergie farouche, tuant plusieurs Allemands qui cherchaient à escalader le barrage qu'il était chargé de défendre. Le sergent ayant été tué, sut maintenir ses hommes dans cette situation périlleuse avec un merveilleux ascendant. Grièvement blessé, ne consentit à quitter son poste que sur l'injonction formelle de son commandant de compagnie.

Soldat FLORENCE, 21^e bataillon de chasseurs: depuis les premiers jours de la campagne, s'est fait remarquer par son audace. Le 18 décembre, pendant la contre-attaque allemande, a voulu aller chercher un officier blessé à 100 mètres de l'ennemi. A été blessé et amputé d'un bras.

Sergent fourrier GROSNIKEL, 17^e bataillon de chasseurs: le 20 décembre, ayant eu le bras gauche enlevé par un obus, atteint d'une plaie profonde du thorax et d'une autre blessure au pied, montra un calme et une énergie admirables, ne fit pas entendre une plainte ni un cri et voulut rester ainsi pendant qu'on le pansait. A été amputé du bras gauche.

Sergent BRECHAT, 17^e bataillon de chasseurs: sous-officier énergique et de grande valeur. A toujours manifesté le plus grand courage depuis son arrivée au bataillon en septembre. A gagné ses galons de caporal par sa belle conduite le 5 octobre. A été nommé sergent à la suite du combat du 9 octobre. A demandé à faire partie du groupe de volontaires qui tenta le coup de main sur les tranchées allemandes le 17 décembre. Blessé au moment où il coupait les réseaux de fils de fer.

Maître ouvrier FABRE, 2^e d'artillerie: s'est dévoué pour relever une ligne téléphonique établie sur un terrain battu par les rafales ennemis; a été grièvement blessé au cours de cette opération. Amputé de la jambe gauche.

Le Gérant: G. CALMÈS.